

## De l'esclavage à la liberté

*Mary Allen*

Si Dieu ne m'avait pas attirée à lui, jamais je n'aurais pensé à rechercher le salut en Christ: je n'en avais aucune connaissance. Ma porte de «sortie» était donc plutôt le suicide. Mais dès avant ma naissance, le Seigneur a voulu que je sois sauvée! Quelle grâce! La Bible dit que chaque enfant de Dieu a été «élu avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui» (Ephésiens 1:4). Ce verset résume exactement ce que le Seigneur a fait pour moi: tout est venu de lui, car mon coeur ne le cherchait nullement. Alors que ma vie était un véritable tourment, il veillait; et à son heure, il est intervenu.

Durant soixante ans de mon existence, jamais je n'ai songé à reconnaître la souveraineté de Dieu dans la vie des hommes. Comment ai-je pu ignorer cette réalité et même m'en désintéresser complètement? C'est que le coeur humain «est tortueux par-dessus tout, et il est méchant...» (Jérémie 17:9). J'étais prisonnière et esclave de la loi, du péché et de la mort. Dans un premier temps, j'ai abandonné aux hommes les rênes de ma vie, puis plus tard, ma volonté propre s'est rebellée contre ces systèmes humains.

En février 1988, alors que j'avais 60 ans, Dieu a commencé à m'affranchir du puissant système religieux dans lequel j'avais été élevée, et sur lequel je m'étais appuyée pendant de si longues années. Aujourd'hui encore, le Seigneur agit en moi, selon ces versets de l'Écriture:

Car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. Celui qui a commencé en vous cette bonne oeuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ. Philippiens 2:13; 1:6

### ***Tristes souvenirs d'enfance***

Je suis la troisième de huit enfants et l'aînée des filles. Ma mère, qui s'est mariée à 29 ans, a été enceinte onze fois. Elle a fait deux fausses couches et a perdu un enfant à la naissance. Elle avait 46 ans quand mon cadet est venu au monde.

De ma petite enfance, je ne garde que des souvenirs bien vagues. A cette époque-là, on n'abordait pas ouvertement les problèmes, surtout devant les enfants. A un moment donné, ma mère a disparu pendant trois semaines. Plus tard, j'ai appris

qu'on l'avait retrouvée en train d'errer sur une route; quelqu'un l'avait fait monter dans une voiture pour l'emmener à l'hôpital. Je me souviens qu'après son retour, elle a eu une infirmière à domicile. A ce moment-là, j'avais entre 8 et 9 ans, et j'ai plus ou moins tenu lieu de mère à mes autres frères et sœurs.

Pendant la plus grande partie de mon existence, j'ai été habitée par le sentiment d'être de trop, de n'être pas désirée, d'être un fardeau. Je me sentais complètement dépourvue de racines. C'est seulement lorsque j'ai connu Dieu comme Père que ce sentiment a été remplacé par son amour et par sa vérité qui restaure toutes choses. Mais avant cette découverte, bien des années allaient s'écouler.

J'ai fait tous mes efforts pour me transformer par moi-même, mais c'était là un processus illusoire, interminable et vain. Si je désirais devenir bonne, progresser et être la meilleure, c'était aussi pour éviter de fâcher ma mère, de déclencher ses colères et d'être punie parce que j'étais de trop, ou parce que je n'avais pas été sage. Je faisais le ménage et m'occupais des plus petits, et je n'avais personne de qui recevoir aide et affection. C'est ainsi que je suis devenue profondément égo-centrique, craintive et angoissée, et que j'ai pris l'habitude de mentir pour esquiver les punitions.

Tôt le matin, mon père prenait le train à Long Island<sup>1</sup>, pour se rendre à New York, où il travaillait comme employé de bureau. A son retour, vers 19 ou 20 heures, il était épuisé et prêt à aller se coucher. Il passait le week-end à dormir, fuyant ainsi les responsabilités familiales. Le chef de famille, c'était ma mère, et elle était particulièrement dominatrice.

Mes deux frères ont quitté la maison à l'âge de 13 ans pour se préparer à la prêtrise; j'ai alors endossé le rôle d'aînée. J'arrivais à trouver de «petits boulots», mais je pouvais rarement garder le peu que je gagnais, car cet argent servait à faire vivre la famille.

Francis, mon frère aîné, a aujourd'hui 73 ans; il est toujours prêtre, et il a voué sa vie à Marie. Quand il prêche, il cherche à amener les gens à Jésus par la dévotion mariale. Il a dirigé la construction de deux grands sanctuaires consacrés à Marie, l'un au Connecticut et l'autre à Eastport, Long Island. Il s'est aussi occupé d'un troisième sanctuaire marial à Ephèse, en Turquie. John, mon deuxième frère, a abandonné ses études alors qu'il était au séminaire; il est rentré à la maison déshonoré et considéré comme la honte de la famille. Il est mort alcoolique.

Lorsque j'ai eu 13 ans, mon tour est venu d'offrir ma vie pour le service de Dieu. J'éprouvais le besoin de devenir «quelqu'un de bien» et de faire la gloire de mes

---

<sup>1</sup> Ile de la côte ouest des Etats-Unis, au sud-est de l'Etat de New York. (N.d.E.)

parents. A ce moment-là, pensait-on, si des parents avaient des enfants qui entraient en religion, surtout pour devenir prêtres, ils étaient particulièrement bénis de Dieu et même assurés d'aller au ciel.

### ***Toujours plus seule***

Lorsque je suis allée vivre dans un pensionnat tenu par des religieuses, le sentiment de solitude et de déracinement (qui me hantait déjà dans le cadre familial) n'a fait que devenir plus fort encore. Dans les activités ordinaires, en revanche, j'avais ma place. J'ai même parfois connu la réussite, dans ce nouvel environnement, loin de chez moi.

Avec les miens, cependant, je communiquais très peu. Quand je revenais à la maison, j'avais l'impression d'être en visite plutôt que d'être un membre de la famille. Durant ma première année de pensionnat, ma mère venait parfois me chercher et m'emmenait voir mon frère qui se préparait à la prêtrise, dans un village non loin de mon collège. Mon père, lui, ne venait jamais. Un jour, bien plus tard, une religieuse m'a demandé si mon père était toujours en vie. Lorsque j'ai raconté cela à ma mère, elle s'est écriée: «Eh bien, le mois prochain, on saura que tu as un père!» Effectivement, un mois plus tard, mon père a fait une apparition. Dans cet établissement où j'ai passé quatre ans, nous avions la permission de rentrer chez nous pendant les principaux congés et les vacances d'été.



Mary dans un pensionnat, se préparant à la vie au couvent

### ***Un peu d'affection***

J'ai passé ensuite trois autres années comme pensionnaire dans un établissement de Long Island. Il se trouvait désormais trop loin de chez nous pour que ma mère puisse s'y rendre en voiture. Sa vie à la maison était accaparée par mes jeunes frères et sœurs qui, à présent, allaient tous à l'école. Quant à moi, j'étais bien loin... mais à ses yeux, j'étais en sécurité. J'ai donc éprouvé un réel sentiment d'abandon. Mes seules références étaient les religieuses et mes camarades de pensionnat.

Entre 14 et 16 ans, je me suis particulièrement attachée à un de mes professeurs, une religieuse qui m'avait prise sous sa protection et m'avait recommandée pour le noviciat. Cependant, le jour où elle a quitté le couvent sans même me dire un mot (j'étais dans mon avant-dernière année), je me suis sentie encore plus abandonnée. En 1943, une «bonne» religieuse ne quittait pas le couvent; c'était déshonorant. On a étouffé l'affaire et fait comme si de rien n'était.

La Sœur Anna Marie, qui enseignait la musique, est alors devenue mon idole. Elle a profondément influencé ma vie personnelle et mes pratiques religieuses. Comme j'avais des aptitudes particulières en musique, elle m'a formée en tant que

soliste. Elle me confiait le rôle principal dans les opérettes que nous montions tous les ans pour la famille et les amis, et j'étais une des deux solistes de la chorale des élèves. Cette chorale, qui comptait cent chanteurs, donnait des représentations publiques pour recueillir des fonds au bénéfice de l'ordre religieux. Par la suite, alors que j'enseignais à Porto Rico, je suis devenue quelque peu célèbre par l'enregistrement d'un disque. Celui-ci a rapporté près de 90'000 dollars de bénéfice net à la communauté.

La Sœur Anna Marie m'a aussi appris à prier. Elle s'était convertie au catholicisme, et «la Sainte Vierge» était tout pour elle. Dans tout ce que nous entreprenions, nous demandions à Marie de nous accorder le succès. Cette même Sœur Anna Marie m'a encouragée à me «rapprocher» de l'aumônier du pensionnat. Heureusement, Dieu m'a gardée de tout mal et de toute peine dans cette relation.

### **Le noviciat**

Notre situation géographique, nos conditions de vie et nos vêtements devaient nous permettre d'être «séparées du monde». Nous portions un uniforme bleu marine, un béret, des bas noirs et des souliers à lacets. J'ai terminé mes études secondaires à 17 ans, et avec six de mes camarades, je suis entrée au noviciat à la fin des vacances d'été. Ni les religieuses, ni ma famille ne m'avaient jamais laissé entrevoir la moindre alternative, et pour ma part, je n'avais jamais rien envisagé d'autre. (La plupart des filles entraient alors dans la «vie active».)

Tout à coup, notre existence est devenue intéressante, car il nous fallait préparer notre trousseau. On organisait des réceptions en notre honneur; on nous offrait des bas noirs, des jupons longs, des sous-vêtements à manches longues, une malle et d'autres objets utiles. C'est ainsi que nous avons échangé nos uniformes contre une longue tenue noire arrivant aux chevilles. Nous portions aussi une cape et un voile. Pour faire le ménage ou la cuisine dans l'établissement, nous mettions un béret. Pendant un bref laps de temps, nous avons été l'objet de bien des attentions de la part de la famille, des voisins et des amis.

Notre vie était réglée par les lois, les codes, les règlements et les constitutions de l'ordre de St-Dominique, et nous avions pour modèles les saints de l'Eglise catholique. En obéissant à tous ces règlements, nous étions censées nous sanctifier et mener une vie agréable à Dieu. Nous devions veiller attentivement sur notre regard, nos pensées et nos paroles, et nous efforcer de n'offenser ni Dieu ni notre entourage. Comme j'avais déjà le goût de la performance et que je cherchais à m'améliorer «par la force du poignet», j'étais une candidate idéale pour ce mode de vie, en tout cas au début.



Mary Allen au couvent

Nous tirions une grande fierté de notre respect des règles monastiques, issues de la culture du XIIIe siècle et de la philosophie de St-Augustin<sup>2</sup>. Notre vêtement était celui des femmes du Moyen Age: avec toutes ses couches superposées, il était lourd, trop chaud et contraignant. Année après année, il a été pour moi un pesant fardeau parmi bien d'autres.

Lors de ma première mission, à l'âge de 19 ans, je me suis éprise d'un prêtre. Il était jeune et beau, et je l'adorais de loin, espérant qu'il viendrait célébrer la messe du jour ou diriger les dévotions à l'occasion d'une neuvaine. Vingt ans plus tard, mon «rêve» s'est réalisé, car nous avons eu ensemble une «aventure».

### ***La discipline personnelle, voie de la sainteté?***

Tous les jours, au petit-déjeuner, on nous lisait un ou deux chapitres de St-Augustin ou de la constitution de l'ordre. Pendant les autres repas, on nous lisait la vie des saints et divers ouvrages religieux. Nous mangions en silence, sauf lors des grandes fêtes. En général, nous nous taisions toute la journée, hormis durant une brève pause après le déjeuner et après le dîner. Jamais nous ne parlions de questions spirituelles: ces choses-là relevaient du domaine strictement personnel.

Pendant les cinq ans années de noviciat et de formation, notre objectif principal était d'apprendre à gérer efficacement une classe et d'assimiler les programmes qu'un professeur devait connaître. On appelait cela «l'Ecole Normale». A 99%, ces «normaliennes» étaient destinées à former le personnel des établissements catholiques. Par la suite, l'Etat a exigé que les religieuses soient au moins titulaires d'une licence. Aussi, à partir de 1950, nous a-t-on envoyées à l'université, où la vie prenait soudain un tour passionnant. Elle est devenue plus passionnante encore quand on m'a envoyée à l'Université Catholique de Washington D.C. pour y étudier l'art dramatique. Malgré notre programme d'études, il nous était interdit d'aller au théâtre ou au cinéma. Mais, bien entendu, personne ne respectait cette règle.

Durant les deux années de noviciat, la maîtresse des novices nous a donné un cours approfondi sur la règle et les constitutions. Il avait lieu tous les jours à 17 heures. Notre enseignante se fondait sur la philosophie grecque et avait pour mot d'ordre: «Connais-toi toi-même: c'est là la source de la sagesse.» Pas une seule fois elle n'a fait mention de la Bible, qui n'avait aucune place dans notre formation. Cependant, quatre ans auparavant, pendant les années préparatoires au noviciat, la Bible figurait sur la liste des ouvrages que nous devions nous procurer. Mon oncle m'en avait alors offert une magnifique, dorée sur tranche. Pendant quarante-sept ans, je l'ai transportée d'un endroit à l'autre. Finalement, je l'ai vendue pour 5 dollars lors d'une «opération vide-greniers». Jamais je ne l'avais lue, et jamais on ne m'avait demandé de la lire. La clé, nous

---

<sup>2</sup> Augustin d'Hippone (354-430). Théologien, philosophe et moraliste qui a exercé une grande influence sur la théologie occidentale. (N.d.E.)

disait-on, c'était le travail sur soi; la discipline personnelle et la maîtrise de soi nous mèneraient à la sainteté!

### ***L'écrasant fardeau de la loi***

Une fois par semaine, nous allions nous confesser à un prêtre pour recevoir l'absolution de nos péchés; les fautes dites «mineures» étaient confessées directement à la communauté. Mes fautes «mineures» se transformant en fautes «majeures», j'ai appris à mentir copieusement. Deux ans avant que je ne quitte la communauté, cette malhonnêteté, qui m'était devenue coutumière, a largement contribué à m'amener au bord de la folie.

En 1947, on m'a envoyée dans un couvent qui avait un établissement scolaire important, et qui employait environ trente religieuses. Je devais faire la classe à soixante-dix enfants de 9 à 10 ans. La supérieure recevait 100 dollars par mois par professeur; cette somme servait à payer nos vêtements, notre nourriture, notre savon, etc. Si nous avions besoin d'argent pour un trajet ou pour acheter des timbres, nous devions nous mettre à genoux devant elle afin d'obtenir le nécessaire. S'il fallait quitter le couvent pour un motif autre que professionnel, la procédure était la même, et la supérieure jugeait si la demande était recevable ou non.

Nous n'avions pas d'argent personnel; tout était en commun. En même temps que le vœu de pauvreté, nous avons prononcé des vœux de chasteté et d'obéissance. L'obéissance était due à l'évêque du diocèse et à la supérieure du couvent. Sous cet écrasant fardeau de la loi, mes pensées, mes émotions et même mon corps ont amorcé une descente vers la mort. Mon existence se détériorait d'année en année: comment survivre?

J'avais voulu servir autrui par mes propres forces, mais il a fallu tout l'amour du Dieu puissant et redoutable pour que je parvienne à me voir telle que j'étais, c'est-à-dire semblable aux pharisiens des Evangiles. Vue de l'extérieur, je donnais l'impression d'être «quelqu'un de bien», mais en réalité, j'étais «pleine d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés» (Matthieu 23:27). Le Seigneur allait me donner un esprit brisé et contrit, en me plaçant là où il me fallait être pour reconnaître mon besoin d'un Sauveur. Plus tard, j'ai même pu réaliser que sa présence aimante m'avait accompagnée toute ma vie.

### ***Double vie***

L'âge aidant, j'ai appris à éviter les frictions désagréables avec ma supérieure et à dissimuler l'argent que m'offraient des membres de la famille ou des amis avant qu'il ne prenne le chemin de la bourse commune. Il m'est même arrivé de commettre quelques larcins discrets.

Durant mes vingt années d'enseignement, j'ai été mutée sept fois. J'ai survécu à dix supérieures: deux d'entre elles étaient des malades mentales, une était sénile, trois étaient bienveillantes et les trois autres étaient franchement méchantes. Suite à un conflit que j'ai eu avec l'une d'elles, on m'a envoyée à Porto Rico. Mais cette supérieure était bien loin de se douter que ces trois années seraient les meilleures de toute ma vie conventuelle. Là-bas, tout me plaisait, sauf la forte chaleur. Il faisait toujours très chaud, et au couvent, on ne connaissait pas la climatisation. J'avais beaucoup de travail. Un grand élève m'a appris à conduire, car je devais souvent parcourir l'île d'un bout à l'autre pour organiser des réunions. J'avais l'impression d'avoir trouvé une certaine liberté, cette liberté à laquelle j'aspirais tant...

Trois ans plus tard, on m'a rappelée aux Etats-Unis. J'étais toujours au couvent, mais je gardais un œil sur le monde, où il me semblait que je pourrais vivre agréablement. Je menais une double vie. Par exemple, pendant mes études à Washington D.C., au cours de l'été, j'ai demandé à un autre étudiant, qui était frère franciscain, de m'emmener danser dans une discothèque à Georgetown. Il a accepté avec empressement. J'ai acheté des vêtements appropriés, et nous avons dansé toute la nuit. Pendant un autre été, à New York, j'ai emprunté une robe rouge et quelques accessoires, et en compagnie d'un ami prêtre, je suis allée prendre du bon temps en ville, à Manhattan, la nuit. Il était impossible de savoir si ce comportement était courant parmi les religieuses, parce que nous ne parlions jamais de ces choses personnelles. Elles restaient strictement secrètes.

### ***Je quitte le couvent***

En 1967, trois d'entre nous avons quitté le couvent. L'année suivante, il y a eu cent départs. Des événements semblables survenaient un peu partout dans le pays: cela a duré deux ou trois ans. J'en ai conclu que Dieu était à l'oeuvre dans les communautés monastiques.

La vie dérégulée que je menais me conduisait tout droit vers la dépression nerveuse. Un de mes amis prêtres, dont la sœur était passée par une dépression grave deux ans auparavant, m'a proposé de rencontrer un autre prêtre, qui était psychiatre, formé aux techniques freudiennes. Pour la première fois de ma vie, j'ai révélé à quelqu'un ces mensonges, ces dissimulations, ces secrets, ces haines, ces colères et cette rébellion qui me détruisaient à petit feu. Le mot de «péché» n'a jamais été prononcé; il n'était question que de «sentiments». Car pour un thérapeute, le concept de péché est inacceptable.

Ce qui m'a soutenue, c'est la bonté que cet homme m'a manifestée. Jamais je n'avais connu une telle gentillesse. Dieu s'est servi de lui pour me garder en vie, car il m'a empêchée de me suicider. J'étais alors loin de me douter que, vingt-trois ans plus tard, je connaîtrais la seule Personne capable de me libérer de mon terrible esclavage: Jésus-Christ. Dans l'épître aux Romains, il est écrit: «Car, lorsque

nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies» (Romains 5:6). Durant ces vingt-trois années, je me suis débrouillée tant bien que mal, en suivant, par intervalles, neuf ans de psychothérapie traditionnelle.

On m'a parfois demandé: «Mais n'avez-vous jamais prié?» *Bien sûr que si!* Je faisais des prières cinq fois par jour! Nous récitions en groupe les mêmes prières, quotidiennement, à heures fixes. C'est ce que la Bible appelle «multiplier de vaines paroles» (Matthieu 6:7). A la chapelle, nous répétions chaque jour les mêmes phrases en latin, toujours tirées des mêmes livres. Pendant la messe quotidienne, nous nous unissions aussi au prêtre qui offrait inlassablement le corps et le sang de Jésus-Christ pour le péché des hommes. Nous ignorions que, selon l'enseignement de l'épître aux Hébreux (chapitres 7 à 10), le Seigneur Jésus a offert ce sacrifice une fois pour toutes en versant son sang sur la croix.

La messe de la Pentecôte comportait une prière au Saint-Esprit. Ignorant encore que la Bible nous demande d'adresser nos prières à Dieu ou à Jésus, et non au Saint-Esprit, je l'ai invoqué un jour du fond de mon désespoir, le suppliant de me consoler. C'était la toute première fois que j'adressais une prière personnelle à un Dieu personnel. Même pendant mes années les plus difficiles, je n'avais jamais fait cela, que ce soit pour moi-même ou pour d'autres. A présent, je vois que le Saint-Esprit m'attirait, malgré l'état dans lequel je me trouvais à ce moment-là.

Au bout d'un an et demi de thérapie, je suis arrivée à exprimer mon désir de quitter le couvent. J'y suis restée encore six mois, mais en prenant beaucoup de médicaments. La supérieure qui était en place à ce moment-là m'a traitée avec une grande bonté, tout comme la prieure<sup>3</sup> de l'ordre.

Cependant, je me trouvais sans travail et sans logement, avec pour toute ressource les 100 dollars que l'ordre avait consenti à me remettre. Finalement, peut-être parce que j'avais l'air tellement malade, ma mère m'a permis de revenir à la maison. J'allais rester encore vingt et un ans dans le catholicisme.

### **La vie après le couvent**

Il me fallait trouver du travail, mais je ne voulais surtout pas recommencer à enseigner en établissement catholique. Les sept années précédentes, j'avais enseigné six heures par jour dans un lycée de filles, à des classes de soixante élèves, tout en ayant la charge d'au moins une activité extrascolaire. L'ami prêtre dont j'ai parlé plus haut connaissait le directeur d'un établissement public. Il m'a encouragée à rencontrer cet homme, un ami du psychiatre qui avait soigné sa sœur à sa sortie du couvent. Peu après, j'ai trouvé un emploi rémunéré. Je devais faire la classe à vingt-trois enfants de 7 ans. C'était la deuxième fois qu'un bienfaiteur avait un im-

---

<sup>3</sup> Dans une abbaye bénédictine, moniale nommée par la Mère Abbessse pour l'assister dans ses tâches ou la remplacer en cas d'absence. (N.d.E.)

pact sur ma vie. Par ailleurs, le psychiatre qui me suivait m'a aidée à abandonner progressivement les médicaments. Les dix-huit années qui ont suivi, j'ai réellement pris plaisir à enseigner.

Après avoir passé deux ans dans ce poste, j'ai épousé celui que j'avais pris pour «l'homme de mes rêves». Nous avons divorcé cinq ans plus tard. Deux années après, je me suis remariée, pour divorcer, cette fois, au bout de dix ans.

Un mois avant ma retraite, on a découvert une tumeur dans mon sein gauche; c'était en juillet. J'ai vu un chirurgien, qui m'a opérée un mois plus tard. J'ai suivi aussi une radiothérapie. Par ailleurs, je me faisais, une fois de plus, suivre par un psychiatre, car j'avais décidé de quitter mon second mari. Ce thérapeute m'a conseillé d'attendre un an avant de prendre une décision aussi importante. Ayant de nouveau des idées de suicide, je me suis mise à prendre des somnifères pour essayer de tenir. Si j'arrivais à dormir la nuit, je me disais que j'arriverais peut-être au bout de la journée.

Un an après, j'ai quitté mon mari. Nous avons deux domiciles, l'un à New York et l'autre à Port Sainte-Lucie<sup>4</sup>, où je suis partie vivre seule. Là-bas, j'avais de nombreuses amies, et nous avons l'habitude de prendre un cocktail vers 5 heures de l'après-midi. L'alcool est devenu pour moi une «béquille» de plus permettant de supporter l'existence. L'angoisse ne me quittait pas.

### ***Cure de désintoxication***

En novembre 1986, j'ai fait la connaissance du fils d'une amie, qui fréquentait un groupe des «Alcooliques Anonymes». Là aussi, on fait un travail sur soi à la force du poignet, et le piège, c'est qu'on y parle de «dieu», mais non du Dieu de la Bible. Au cours d'une réunion, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a conseillé de faire un stage dans un centre de réinsertion. A ce moment-là, je ne savais pas que l'établissement en question appartenait à son frère. Comme on pouvait s'y attendre, le diagnostic me concernant a été: alcoolisme et dépendance médicamenteuse. Je devais me faire interner pour un séjour de quatre semaines, avec deux semaines supplémentaires pour compléter le sevrage. Cela coûtait 15'000 dollars. Finalement, l'assurance de mon mari et la mienne ont permis de réunir l'argent nécessaire. Mais ce centre était un lieu atroce.

A 59 ans, je me trouvais incarcérée avec quatorze jeunes qui ne cessaient de raconter leur vie de drogués et d'alcooliques, les maltraitances qu'ils avaient subies et leurs accès de folie. Jamais je n'avais rencontré de cas semblables. De plus, j'étais en butte à leur hostilité, car ils croyaient que je mentais. En effet, pour ma part, je n'avais à me plaindre que de la passion du jeu de mon mari, passion que je ne parvenais plus à supporter.

---

<sup>4</sup> Ville de Floride, sur la côte; lieu de villégiature. (N.d.E.)

Au bout de quelque temps, un ou deux des moins durs ont bien voulu m'adresser la parole. Les autres m'évitaient comme la peste. C'était affreux... mais j'ai bien appris la leçon. Pendant les cours, on nous disait que nous avions tous des travers (jamais il n'était question du péché), mais que nous pouvions quand même nous en sortir. On nous a demandé d'énumérer nos travers: la crainte arrivait en tête de liste. Et le contraire de la crainte, c'était la confiance. En réfléchissant bien, nous comprendrions donc que pour vaincre la crainte, il fallait marcher par «la foi» en un «être suprême» que chacun pouvait se représenter à sa guise.

Notre vie était devenue ingérable, et par nous-mêmes, nous ne pouvions pas nous en sortir; c'était impossible. Mais «dieu» pouvait s'en charger. J'ai trouvé que c'était une bonne idée de confier ma vie à quelqu'un de plus puissant que moi, et j'ai commencé à comprendre que je n'avais pas besoin d'être dieu moi-même! Les quatre premières semaines de cours portaient sur ces deux points.

Par ailleurs, on nous a dit qu'il y a une énorme différence entre la religion organisée et la spiritualité véritable. Ce point aussi m'a paru juste. En effet, la religion organisée m'avait asservie à mon ego, au péché, aux systèmes humains, et ne m'avait jamais montré l'unique chemin vers la réconciliation avec Dieu. Je n'avais donc jamais pu trouver la vraie liberté.

### ***Dieu me révèle sa grâce***

Nous étions alors en janvier 1987. Ma longue marche dans le désert arrivait presque à son terme. Je commençais à me considérer comme une grande pécheuse, incapable de se sauver elle-même, et je comprenais mon urgent besoin d'être rachetée par un plus puissant que moi. La Bible dit: «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui» (Jean 3:16- 17). J'avais une espérance nouvelle; le consolateur, c'est-à-dire le Saint-Esprit, m'attirait vers Jésus-Christ.

Juste avant ma sortie de cet établissement, on m'a présentée à une dame pré-nommée Anne, qui m'a offert une Bible. Par la suite, nous sommes devenues amies, du moins pour un temps: le dimanche, elle m'emmenait à l'église méthodiste locale, et le mercredi soir, j'allais avec elle dans un groupe de prière à Jensen Beach<sup>5</sup>. Elle m'a aussi fait connaître un groupe de femmes qui se réunissait tous les mois à Stuart<sup>6</sup>. C'est là que j'ai compris la nécessité du salut en Christ. Je savais que j'étais pécheuse et perdue, et que, par son sacrifice et sa résurrection, Jésus avait payé le prix pour mon péché. Toutefois, je ne comprenais pas que je devais venir à lui personnellement.

---

<sup>5</sup> Petite ville de Floride. (N.d.E.)

<sup>6</sup> Ville du même Etat. (N.d.E.)

Puis, un jour, en février 1988, Dieu s'est servi d'un prédicateur pour me révéler sa grâce incomparable. J'ai alors accepté le salut qui m'était offert, et j'ai compris ce verset d'Ephésiens 2:8-9. «Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les oeuvres, afin que personne ne se glorifie.» La grâce! Est-il de nouvelle plus douce que celle-là? Je m'étais égarée, mais le bon Berger est venu me chercher! Quelle merveilleuse assurance: par Christ, j'étais enfin libre!

### ***Une nouvelle création***

Par l'étude de la Parole de Dieu, j'ai peu à peu découvert la vérité: j'étais désormais «une nouvelle création en Christ». Les choses anciennes étaient passées, et tout, dans ma vie, était devenu nouveau. Si c'était vrai, et la Bible m'en assurait, je n'avais plus besoin de trouver refuge dans l'alcool. Désormais, j'étais une enfant de Dieu, et rien ni personne ne pouvait me contester cette identité. Je ne pouvais pas taire ces réalités, car ce serait revenu à m'opposer à la vérité de Dieu et à nier son oeuvre en moi.

Aux «Alcooliques Anonymes», il n'était pas permis de parler de Jésus. Mais lors de la toute dernière réunion, le Seigneur m'a donné le courage de confesser son nom. J'ai alors perdu beaucoup d'amis. Même Anne m'a traitée d'hypocrite et de pharisienne, disant que je me plaçais au-dessus des autres en ne respectant pas le règlement. Mais j'avais vraiment conscience de la puissance de Dieu qui agissait dans ma vie; il était à mes côtés et me soutenait. Ainsi, je pouvais expérimenter ce verset: «Car je n'ai point honte de l'Évangile: c'est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit...» (Romains 1:16). Dorénavant, je craignais Dieu et non les hommes. Je pouvais donc avoir l'assurance que «la victoire appartient à l'Éternel » (1 Samuel 17:47).

### ***Je quitte l'Église catholique***

Je n'ai pas tardé à apprendre que Dieu a aussi la puissance de nous guérir, même de nos maladies physiques, si telle est sa volonté. Depuis six longues années, je souffrais sans relâche d'une mauvaise sciatique. Un soir, pendant une réunion de prière, j'ai demandé au Seigneur de me délivrer de cette douleur. A mon réveil, le lendemain matin, elle avait entièrement disparu. Je peux témoigner avec joie de ce qu'aujourd'hui encore, cette magnifique délivrance demeure. Dans sa souveraineté, Dieu fait concourir toute situation au bien de ceux qui lui font confiance. Lui seul connaît ce qui est bon pour nous, et il conduit notre vie. Ce jour-là, sa volonté était de me guérir, et cette guérison a puissamment fortifié ma foi. A lui soit la gloire!

Les paroles de Jésus à la Samaritaine, au bord du puits, ont aussi parlé à mon coeur. Le Seigneur m'a fait comprendre que si je buvais de son eau vive, je n'aurais plus jamais soif, et qu'il y aurait en moi une source jaillissant jusque dans la vie éternelle (cf. Jean 4:14).

Lorsque j'ai saisi que Christ, envoyé par le Père, avait accompli un salut parfait, j'ai quitté l'Église catholique. En effet, la messe se veut un renouvellement de ce sacrifice parfait et pleinement suffisant. De plus, l'Église y ajoute la tradition et les «bonnes oeuvres». Mais la Bible dit: «C'est en vain qu'ils m'honorent, en donnant des préceptes qui sont des commandements d'hommes» (Marc 7:7). «Or à celui qui fait une oeuvre, le salaire est imputé, non comme une grâce, mais comme une chose due; et à celui qui ne fait point d'oeuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice » (Romains 4:4-5).

Pour être sauvé, il suffit simplement de croire en Christ et en son sacrifice. En lui, nous avons tout ce dont nous avons besoin.

Voici les trois premiers versets que j'ai mémorisés après avoir reçu le salut. Ils m'ont aidée à grandir dans la foi et ont contribué à me rendre «les années qu'a dévorées la sauterelle» (Joël 2:25):

Car l'Esprit que Dieu nous a donné ne nous rend pas timides; au contraire, son Esprit nous remplit de force, d'amour et de sagesse. 2 Timothée 1:7

Confie-toi en l'Éternel de tout ton coeur, et ne t'appuie pas sur ta sagesse; reconnais-le dans toute tes voies, et il aplanira tes sentiers. Proverbes 3:5-6

Toi, que j'ai pris aux extrémités de la terre, et que j'ai appelé d'une contrée lointaine, à qui j'ai dit: Tu es mon serviteur, je te choisis, et ne te rejette point! Ne crains rien, car je suis avec toi; ne promène pas des regards inquiets, car je suis ton Dieu; je te fortifie, je viens à ton secours, je te soutiens de ma droite triomphante. Esaïe 41:9-10

### **Dieu est fidèle**

La prière quotidienne et l'étude de la Bible me «transforment par le renouvellement de l'intelligence» (Romains 12:2). Reconnaisant que mes pensées ne sont pas celles de Dieu (cf. Esaïe 55:8), j'ai vivement conscience qu'il me faut apprendre à penser de manière toute nouvelle. Lorsque la crainte envahit mon coeur, je sais que j'ai recommencé à compter sur mes propres forces et cessé de marcher par la foi. Ce verset de Romains 12:2 contient une clé pour la vie chrétienne: «Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait.»

Avant que je ne reçoive le salut, en février 1988, ma pensée ne différait en rien de celle du monde. En 1985, une collègue de mon établissement m'avait demandé si

j'accepterais d'avorter au cas où je me trouverais enceinte à 42 ans. J'avais répondu affirmativement! A cette époque-là, j'étais aussi persuadée qu'il était souhaitable de vivre en concubinage avec un homme avant de l'épouser. C'était d'ailleurs justement ce que je faisais. Lors d'un séjour en Israël, en 1989, Dieu m'a «fait suivre un cours intensif» sur sa volonté en matière de vie et de mœurs. Pendant presque une semaine, j'ai assisté à deux conférences par jour avec un groupe qui m'avait invitée à visiter Israël pendant la Fête des Tabernacles<sup>7</sup>. Les réunions avaient pour thème principal les versets suivants: «Puisque celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite, selon qu'il est écrit: Vous serez saints, car je suis saint» (1 Pierre 1:15-16). J'ai alors été profondément convaincue que ma pensée et mon comportement étaient corrompus. Dieu me montrait comment il désirait voir vivre les siens.

Par ses interventions miséricordieuses, le Seigneur m'a permis de régler plusieurs questions urgentes, notamment par rapport à mon second divorce et à mon logement.

### ***Au service du Seigneur***

Pendant deux ans, en 1989 et 1990, j'ai pu exercer un ministère auprès des épouses des détenus de la maison d'arrêt locale, une prison de haute sécurité. Durant la même période, je rendais visite à un prisonnier une fois par mois. C'est le Seigneur qui m'en a rendue capable. Jamais je n'ai eu d'appréhension devant les imposantes portes électroniques, les barbelés, les gardiens et leurs armes à feu, ainsi que la fouille corporelle à laquelle tout visiteur doit se soumettre pour pouvoir entrer.

Le lundi après-midi, je dirige une étude biblique pour un petit groupe de femmes. Cela se passe chez moi. Dans mon Eglise locale, j'ai pu aider deux jeunes femmes à porter un regard biblique sur la question de la crainte et des efforts purement humains. La puissance du Saint-Esprit demeurant en nous accomplit non seulement tout ce que nous demandons selon la volonté de Dieu, mais encore «infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons» (Ephésiens 3:20).

Dans notre société tant éloignée de Dieu, les âmes perdues sont nombreuses. Le Seigneur m'a donné une vive conscience de cette perte de l'humanité, et je lui en suis reconnaissante. En 1996 et 1997, j'ai suivi des cours d'été au Wisconsin pour les personnes du troisième âge. 99% des participants étaient juifs, et Dieu m'a permis de nouer de merveilleux contacts avec ces personnes. J'ai appris à les connaître et à les aimer, j'ai pu partager avec elles l'amour de Dieu, et parfois même, leur parler de la Bible. Je suis restée en contact avec sept d'entre elles.

---

<sup>7</sup> Fête juive («Soukkot») célébrée en automne, pour laquelle on construit des cabanes de branchages, commémorant la protection accordée par Dieu au peuple d'Israël dans le désert. (N.d.E.)

En janvier 1998, un de ces amis, Murray, a reconnu en Jésus le Messie, peu avant de mourir. Lorsque sa femme m'a téléphoné pour m'informer qu'il vivait ses derniers jours, j'ai demandé à Murray s'il me permettait de venir lui parler de Dieu. A partir des Ecritures, je lui ai exposé le message du salut. Le Saint-Esprit agissant en lui, Murray a accepté Christ comme son Sauveur. Bientôt, je dois rendre visite à une autre personne de ce groupe, et je demande au Seigneur d'accomplir, par sa grâce, un nouveau miracle.

Lors d'un voyage en Turquie, au cours de l'été 1999, Dieu m'a donné des occasions de semer quelques graines de vérité au sujet de la véritable Eglise de Jésus-Christ. Notre guide musulman a été stupéfait d'apprendre que les immenses sanctuaires romains ou byzantins qui abondent dans ce pays ne sont pas réellement des églises de Christ, ainsi qu'il l'expliquait pourtant depuis vingt ans aux touristes. J'ai pu parler avec lui et lui exposer, avec amour, la vérité de la Parole de Dieu.

Durant ce voyage, nous avons aussi appris que les musulmans honorent grandement Marie en tant que mère du «grand prophète» Jésus. A mon avis, par leur rejet de l'identité véritable de Christ, catholiques et musulmans se rejoignent dans ce grand courant œcuménique qui déferle à présent sur le monde religieux tout entier. Lorsque nous sommes passés voir le sanctuaire marial à la construction duquel mon frère avait travaillé, nous avons prié pour son salut avec tout le groupe.

### **Confiance**

Ayant été sauvée par le sang de Jésus, je suis aujourd'hui libre de le servir sans partage et d'entrer dans le plan de Dieu, plan qu'il avait pour moi dès ma naissance. Tout, dans ma vie, se trouve maintenant transformé en bien. Selon sa promesse en Joël 2:25, le Seigneur continue de me rendre les années que la sauterelle a dévorées. Chaque jour, je me nourris de sa Parole, qui rassasie mon coeur. Je loue l'Eternel pour cette plénitude qui est mienne en lui et le glorifie de m'avoir si merveilleusement conduite!

De 1994 à 1997, alors que j'avais soif de communion fraternelle, j'ai participé à des rassemblements bibliques dans divers endroits du pays. Sachant combien j'avais besoin de trouver une famille spirituelle, Dieu m'a alors fait rencontrer des chrétiens, qui sont devenus ma famille élargie, au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer par le passé. Je peux leur rendre visite et partager avec eux ma foi en Christ. Il m'a ensuite conduite dans une église locale où je suis enseignée, encouragée, et où je peux constamment bénéficier de la communion fraternelle. C'est plus que ce que j'aurais pu espérer ou demander!

Mais ce n'est pas tout, car l'abondance que nous accorde le Seigneur est sans limite. Tant qu'il me laisse sur cette terre, ma joie est de le servir. J'envisage l'avenir avec confiance, en m'appuyant sur sa Parole: «Je vous ai écrit ces choses, afin que

vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu» (1 Jean 5:13).

Je désire de tout mon coeur que les lecteurs de ce témoignage soient sauvés eux aussi, et qu'ils puissent ensuite grandir dans la connaissance de Jésus-Christ.

A Dieu soit la gloire, maintenant et pour l'éternité!

Mary Allen anime toujours des études bibliques hebdomadaires pour un petit groupe de femmes. Elle assure aussi des heures de soutien scolaire pour enfants et préadolescents défavorisés, et donne à certains d'entre eux des cours d'instruction biblique.

Traduction: Liliane Fleurian

Ce témoignage est prélevé du livre *Leur chemin ne mène plus à Rome*, volume 2, édité par *La Maison de la Bible* (Romanel 2007, p. 130-152). Nous recommandons vivement ce livre ainsi que le volume 1, contenant 22 témoignages de prêtres catholiques convertis.



CLKV  
Hochstrasse 180  
CH-8330 Pfäffikon ZH  
(0041)(0)44 937 18 64  
kontakt@clkv.ch  
www.clkv.ch  
[clkv.ch/clkvshop](http://clkv.ch/clkvshop) [leur chemin](#)

La Maison de la Bible  
Ch. Praz-Roussy 4 bis  
1032 Romanel-sur-Lausanne  
(0041) 0)21 867 10 20  
www.maisonbible.ch  
[maisonbible.ch](http://maisonbible.ch) [leur chemin](#)